

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 11 JUIN 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledi u.—En Paperassant, par Hermance.—Parlement de Québec.—Poésie ; La Chimère, par Louis Larges.—La mer libre au pôle nord.—En route pour la Baie d'Hudson (suite), par M. l'abbé Proulx.—Primes du mois de mai.—Feuilleton Jean-Jeudi

GRAVURES : Portraits : Phon. J. McShane ; A. Lapointe ; Victor Gladu.—Les ennemis en présence.—Assaut manqué.—Canada : La ville de Mattawan.—Gravure au feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
85 Primes, à \$1	85
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



On raconte que le prince de Galles se trouvant en soirée à Paris, écoutait avec beaucoup de patience, une grande dame, excellente mère de famille, qui l'entretenait de mille détails concernant ses enfants et lui confiait ses projets d'avenir pour chacun d'eux, quand elle lui demanda tout à coup à brûle-pourpoint :

—Et vous, prince, que compte-vzous faire de votre fils ?

—Mon Dieu, madame, répondit l'héritier de la couronne d'Angleterre, je vous avoue n'y avoir pas encore songé jusqu'à présent d'une manière sérieuse, mais j'espère en faire un roi... ou un président de la République Anglaise.

La réponse est typique.

Si la grande dame avait été moins distraite, elle aurait eu garde de faire sa question, car il est assez naturel qu'un futur roi songe à faire de son fils son successeur.

Mais le prince de Galles, en répondant comme il l'a fait, a bien donné la mesure de l'état d'instabilité dans lequel se trouve la machine politique, et a fait comprendre combien il serait imprudent de définir la forme de gouvernement que choisira la génération qui nous suit.

Royauté ou République, *chi lo sa ?*

. Cette Parisienne, inquiète de l'avenir de ses enfants, si grande dame qu'elle fût, était dominée par la pensée qui assiège la jeune femme en berçant son premier-né, et qui hante le cerveau de toute mère de famille, quelque soit le rang qu'elle occupe dans la société.

La femme fait des rêves d'or, chantant à mi-voix pour endormir son enfant, des mots remplis d'espérance...

Le père, qui a déchiré ses illusions aux épines de la vie et que les déboires ont rendu plus positif, se demande brutalement :

—Comment s'arranger pour qu'il puisse vivre ? Quel métier lui apprendre ?

Car celui qui a souffert en arrive à voir la vie sous cet aspect désolé dépeint par le poète.

L'enfant paraît au jour ; c'est un vagissement prolongé, suraigu, qui dit le froissement

Dont souffre sa chair nue au choc de la lumière.
Jusqu'à l'heure où cet être enfin se dissoudra.
Ingénieux bourreau, la nature étendra,
En l'affiant toujours, la douleur coutumière,
Et nos cris étouffés ou nos pleurs ingénus
Forment comme une chaîne aux anneaux continus
Qui joint le dernier rôle à l'angoisse première.

Mais à quoi bon se casser la tête à prévoir ce que notre enfant souffrira, pensons à la chose principale, à la grande chose, au moyen de lui faire gagner de l'argent.

A droite, à gauche, en haut, en bas, tout est encombré, toutes les places sont prises, on se coudoie partout, sauf aux champs, où la charrue peut toujours éventrer la terre.

Certes, oui, je ferai de mon fils un cultivateur !

. J'en étais donc là de mes réflexions, quand des cris de colère m'ont fait relever la tête et regarder à la fenêtre.

Vingt, trente galopins, de cinq à dix ans, sont rassemblés en bas, dans la rue, et font cercle autour de deux gamins qui se battent avec un entrain magnifique.

L'un des deux combattants est mon garçonnet qui est train de jouer des poings d'une façon très convenable, à ce que je vois :

Laissons le faire.

Parbleu ! mon Pierre, tu seras boxeur ou rameur, à ton choix !

Pas de livres, mon garçon, tu n'apprendras pas à lire, tu n'étudieras pas, tu ne penseras pas, ton cerveau s'ossifiera afin de mieux résister aux coups de poing.

Vois Sullivan, il est riche ! les boxeurs fourmillent, il y en a partout, ils gagnent tous de l'argent, c'est un bon métier.

Tu préfères l'aviron ? Va sur l'eau, mon garçon, rame fort, rame vite ; Hanlan, Ross, Ganltur et tous les autres rameurs sont riches.

Rameur ou boxeur, choisis, mais quelque puisse être ton choix, tu es certain de gagner plus qu'un avocat, qu'un juge, qu'un lieutenant-gouverneur, et presque autant que Chose, l'usurier.

. Voici donc l'avenir de mon garçon assuré.

Quand à ma fille, je serai très embarrassé de lui tracer un programme d'éducation, mais je me renseignerai auprès des personnes compétentes, et comme leurs conseils pourront sans doute vous être utiles ainsi qu'à moi, je vous ferai part de ceux que l'on me donnera.

Et justement voici que l'on me renseigne au sujet de la musique.

C'est M. Camille Sée, conseiller d'Etat, directeur de l'Enseignement secondaire des jeunes filles, en France, qui s'est chargé de décider un point très important :

—Quelle place convient-il de faire au piano dans l'éducation des jeunes filles ?

Cette question lui avait été faite par nombre de mères de famille, et il avait répondu, qu'à son avis, on enseignait le piano aux jeunes filles comme si elles devaient entrer au conservatoire. Elles font, dit-il, plusieurs heures de gammes par jour, se livrent à une véritable gymnastique des doigts, et consacrent à un véritable travail mécanique, énavrant pour elles et pour les personnes qui les entourent, un temps qu'elles pourraient employer à développer leur intelligence et orner leur esprit. Il n'est point besoin de tout ce pianotage pour lire une partition et comprendre les chefs-d'œuvre de nos maîtres."

Mais M. Sée n'a pas donné cette opinion, sans pouvoir citer ses autorités, comme on dit au Palais, car il a demandé l'avis de M. Chs Gounod sur la question.

Voici la réponse du grand maître français :

Cher monsieur,

Vous me demandez mon avis sur la part qu'il convient de faire à l'étude du piano dans l'éducation des jeunes filles.

La réponse me paraît des plus simples ; le moins de temps possible pour celles qui ne doivent pas en faire leur profession. Voilà mon sentiment tout cru ; je vous le livre.

Bien à vous

CH. GOUNOD

Voici qui est étrange en vérité.

Il y a quatre ans, j'écrivais dans le même journal, à cette même place, qu'on s'occupait trop de piano et cette vérité me valut une colonne de lieux communs et de reproches de la part d'un professeur de musique de Montréal.

Et voyez : il se trouve qu'aujourd'hui le plus grand musicien de France émet une opinion semblable à la mienne.

Je savais bien que j'avais raison, mais je suis heureux de le constater d'une manière aussi évidente.

. Les Anglais, comme vous le savez, ne cessent de se plaindre depuis un an, de ne pas avoir d'armée capable de soutenir une attaque sérieuse, et lord Churchill a encore déclaré publiquement, que, en cas de guerre, on pourrait mettre à peine cent cinquante mille hommes sous les armes et que la flotte n'existait en grande partie que sur le papier.

Ces déclarations sont bien graves, mais elles ne sont rien à côté de celles qui viennent d'être faites à Ottawa.

Un député a fait remarquer, en effet, que la batterie "C" de Victoria, dans la Colombie Anglaise, se composait de..... un homme, le sergent Kinsella et que le député adjudant général Holmes recevait deux mille piastres par an pour surveiller la dite batterie.

On lui répondit très naïvement que les salaires étant très élevés dans ce pays de Cocagne, personne ne se sentait l'envie d'apprendre le métier de défendre sa patrie.

En entendant cette déclaration, le député en question déclara timidement qu'il ne croyait pas qu'il fut raisonnable de confier la défense de toute la côte du Pacifique à un homme, cet homme fut-il brave comme Bayard, et sergent par dessus le marché.

. Montréal a presque été mis en émoi cette semaine par la publication de l'étrange lettre dont voici la traduction, et qui a été adressée au *Herald* :

Grip Printing and Publishing Co.,
TORONTO, 4 juin 1887.

Au rédacteur du *Herald*,

MONSIEUR.—Ne pourrait-on pas mettre fin aux poursuites contre Sheppard en retirant les actions prises contre lui ? Je crois que les officiers du 65^{ème} bataillon ont l'esprit chevaleresque qui distingue les Canadiens-Français, et je suis sûr que leur opiniâtreté dans cette affaire provient d'une erreur d'appréciation du caractère de E. E. Sheppard. Je connais bien ce monsieur et je le sais incapable d'écrire méchamment un article libelleux. C'est un garçon à l'esprit droit et juste, que tout officier du 65^{ème} respecterait et admirerait s'ils le connaissaient. Il est fâcheux qu'un tel homme soit ennuyé et distrait de ses affaires pendant des années à propos d'un libelle dont il n'est aucunement responsable.

Un courant d'indignation grandit tous les jours dans cette ville au sujet de cette affaire, et dans l'état où sont les choses entre les races, il est très malheureux que ce procès continue, car il peut amener de graves difficultés. Pourquoi les officiers du 65^{ème}, avec la chevalerie et la générosité qui distinguent ordinairement les soldats, ne retirent-ils pas leur action et ne terminent-ils pas cette affaire.

Votre, etc.,

J. W. BENGOUGH.

M. Bengough, comme vous le savez, est un excellent caricaturiste, et les officiers du 65^{ème} ont montré beaucoup de bon sens en se bornant à regarder cette lettre comme une fumisterie d'un goût douteux.

Pardonnez à Sheppard ! mais c'est insensé !

Il a à choisir entre ces trois propositions : Demander pardon en publiant une lettre d'excuse ; payer ses amendes ou enfin aller en prison.

Si le dilemme est peu agréable, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même.

Comme on fait son lit on se couche.

. La décoration de l'abbaye de Westminster, pour la cérémonie du jubilé, coûtera paraît-il, quelque chose comme cent mille dollars ; aussi les Londonniens sont-ils furieux.

—Comment disent-ils, dépenser vingt mille louis pour des décorations qui ne serviront qu'à une cérémonie durant une heure à peine, et que personne ne verra, sauf les privilégiés, mais c'est absurde !

Ces cokeneys ont la tête bien près du bonnet, ce me semble ; on ne leur a jamais promis de les laisser entrer dans Westminster, on leur donne de payer, voilà tout, et ils devront s'estimer bien heureux de l'honneur qu'on leur fera de prendre leur argent.

Ah ! ce jubilé ne fera pas jubiler tout le monde !

. Lu dans le *Star* du 4 courant, (je cite la